

FRONTIÈRES ET TRANSVERSALITÉ: LA MONDIALISATION LITTÉRAIRE À L'ÉPREUVE DU COMPARATISME CANADIEN

Pascal Gin
Université Carleton

1. À PROPOS D'UN ENJEU DE LOCALISATION

25

La torsion que subit depuis quelque temps déjà la célèbre formule de Northrop Frye déplace, de la spécificité du lieu à un enjeu de localisation, la question de l'identité culturelle au Canada. Comme l'ont déjà relevé diverses réflexions critiques (dont celles de Richard Cavell et Joyce Zemans), "*Here is Where?*" saisit on ne peut mieux ce que sont aujourd'hui impératifs et horizon de recherche. Ainsi peut-on dire qu'à l'inverse de la carte de Borges, les espaces littéraires complexifient aujourd'hui au Canada une territorialité géopolitique qui ne va plus de soi. Se pose donc à nous, en termes littéraires, la question qu'a su parfaitement synthétiser Arjun Appadurai dans *Modernity at Large* (52): "What is the nature of locality as a lived experience in a globalized, deterritorialized world?" Question que dédouble de surcroît le statut (désormais, de nouveau) problématique du comparatisme à titre précisément de pratique critique de localisation du savoir littéraire.

Toute amorce de réponse se voit bien évidemment assujettie à une démarche essentiellement diagnostique, consistant à détailler les enjeux précis auxquels se trouvent aujourd'hui confrontés, au Canada (comme ailleurs du reste), littérature nationale et comparatisme. Ainsi peut-on évoquer, sur le front littéraire, des phénomènes de potentielle minorisation, d'intramigration, d'imaginaire globalisé, de pluralisation des courants en émergence, de métafiction historique, de réception déterritorialisée ou encore de dynamique traduisante. Pour reprendre un terme propre à l'analyse culturelle des transits et transferts de traduction, c'est précisément ce *bougé* de la production littéraire contemporaine qui pose aujourd'hui problème à la nationalisation discursive et institutionnelle des littératures.

De son côté, le comparatisme littéraire fait l'objet de maints examens critiques remettant invariablement en cause, du fait d'une contemporanéité mondialisée, sa viabilité géoculturelle. Les travaux de Gayatri Spivak, Didier Coste et David Damrosch, tout comme les diverses réponses aux *anxiétés* qu'évoquait Charles Berheimer en 1995 ont su répertorier nombre de ces difficultés, dont le postulat d'un objet national, un intenable européocentrisme, l'implosion de la différence culturelle, l'effacement du littéraire dans la nouvelle donne du culturalisme et la babélisation des savoirs.

26 Au regard d'un tel bilan, aussi succinct soit-il, la question du comparatisme canadien paraît effectivement confiner à l'aporie. Quand bien même l'on persisterait à envisager la possibilité d'un partage national du champ littéraire s'offrant à l'activité transfrontalière de la comparaison, l'attitude concessive semble devoir alors dominer la réflexion puisque c'est en dépit des objections préjudiciables brièvement recensées que doit pouvoir se maintenir ce partage et cette activité. On sait toutefois, depuis les travaux de Thomas Kuhn, les risques courus par toute hégémonie épistémologique tentant d'endiguer quelque changement majeur dans l'ordre des savoirs en pratiquant le barrage du réaménagement conceptuel à rebours. La prudence serait donc de mise, pour peu que nous pressentions dans le champ des études littéraires un glissement de terrain d'ampleur véritablement paradigmatique.

2. POUR UN COMPARATISME ÉLARGI

Il n'est pas inutile, pour penser les mutations que connaît aujourd'hui l'activité littéraire, d'interroger certains présupposés quant à la conjoncture déterminant ces mêmes mutations. Il est effectivement particulièrement fréquent de s'en remettre à ce propos à une mondialisation pleinement réalisée ayant modifié du tout au tout la donne des pratiques culturelles comme il est tout aussi coutumier d'associer ces mêmes pratiques à une diversification ou hybridation croissante, ou encore à une standardisation dans la différenciation culturelle généralisée, rendant dès lors caduques et les cadres identitaires de type monoculturel et une pratique comparatiste qui ne dispose plus d'objets suffisamment dissociables.

Les analyses prenant toutefois pour objet les phénomènes de mondialisation ne justifient en rien de tels postulats. Faut-il effectivement penser culturellement la mondialisation dans les termes d'une conflictualité, d'une standardisation ou encore d'une hybridation «structurelle», pour reprendre la trichotomie et la conceptualisation de l'hybride que propose Jan Pieterse? Sous l'impulsion des réflexions menées par John Tomlinson, pense-t-on l'*interconnectivité* différemment selon qu'on l'aborde sous l'angle de la distanciation que négocient les technologies médiatiques ou en fonction des sentiments d'appartenance que suscite et freine la conscience collective des cosmopolitismes émergents? Qu'en est-il d'une mobilité constitutive du global qui, affect et principe d'une nouvelle temporalisation, fluctue entre nomadisme salu-

bre et liquéfaction de la socialité même?¹ Que dire par ailleurs des asymétries du global qu'étudie Arjun Appadurai, du rapport risque-potentiel dont traite Ulrich Beck, de ce qu'il signifie pour l'interpellation et la formation du sujet tel que cherche à en rendre compte Anthony Giddens? Tirer signification littéraire de ce qui précède paraît d'autant plus délicat que la littérature, du fait du droit de parole dont elle jouit, peut à son aise interioriser, thématiser et signifier la multiplicité des relations venant d'être évoquées.

Ce sont là autant d'enjeux de connaissance qui, soustrayant la mondialisation culturelle à l'ordre du donné, décalent l'urgence du questionnement et renvoient la possibilité du comparatisme canadien à l'analyse d'une condition mondialisée. Le raisonnement ordonnant la présente réflexion soutient précisément que l'on ne peut s'enquérir de ce qu'il advient du littéraire, de ses paradigmes (nationaux) et de ses savoir-faire (comparatistes) au contact d'une mondialisation également culturelle, sans avoir précisé préalablement ce qu'il en est de cette mondialisation telle quelle s'exerce dans le domaine littéraire.

27 Je dégagerai trois principaux axes de questionnement permettant d'ébaucher non pas une analyse du comparatisme canadien tel que le redéfinit une conjoncture littéraire mondialisée, mais une analyse de cette conjoncture telle que la rend possible une certaine pratique comparatiste. On peut ainsi se proposer de distinguer ce qui relève, dans le rapport de la littérature à la mondialisation, tout d'abord des discours que l'on tient à son propos, ensuite des phénomènes concrets dans lesquels se noue ce rapport, enfin de la fictionnalisation qu'en propose l'effort de signification littéraire. La série mondialisme, mondialisation, mondialité permettrait en ce sens d'organiser minimalement la disparité des enjeux que recouvre l'équivocité d'une simple mondialisation littéraire. On entendra ainsi par mondialisation les processus concrets permettant d'établir que s'opèrent à grande échelle des transformations véritablement mondialisées, dont par exemple les mouvances migratoires repérables dans diverses littératures nationales. Le terme de mondialisme définira quant à lui l'ordre discursif que l'on cherche à imprimer sur de tels phénomènes pour assigner à signification une mondialisation de la littérature devenant de ce fait énoncé, objet et enjeu d'énonciation. Enfin, la mondialité se référera aux projets de sens littéraires tâchant d'élaborer la contemporanéité du rapport au monde dans le dispositif complexe de signification qu'est la littérature. Ainsi mondialisme, mondialisation, mondialité permettent-ils de situer dans les divers ordres de réalité (sociale, discursive, textuelle) que recouvre le terme littérature le phénomène de mondialisation dont il s'agit précisément de prendre la mesure². Le comparatisme élargi qu'autorise une telle modélisation se prête à deux usages susceptibles de préciser les contours de la conjoncture littéraire au Canada, usages dont je me propose ici de donner un bref aperçu.

3. PERDURANCE ET PERTINENCE D'UN COMPARATISME FRONTALIER

28 S'appuyant sur une typologie nationale-étatique ou ethnoculturelle de la littérature, le travail de comparaison peut consister dans un premier temps à mettre en rapport tel et tel mondialisme issus, par exemple, des institutions littéraires canadienne et québécoise, ou encore tel et tel phénomène concret de mondialisation concernant la production, la diffusion ou encore la réception des littératures acadienne et franco-ontarienne. On pourrait encore envisager une sociologie de la littérature interrogeant, dans la foulée des travaux de Pascale Casanova, ce qui se traduit aujourd'hui de part et d'autre des clivages langagiers au Canada, étude de phénomènes ciblés de mondialisation que pourrait venir préciser une sociocritique comparatiste des mondialismes informant ici et là, selon diverses configurations discursives du vraisemblable, l'acte traductif de rénonciation. D'allégeance tout à fait traditionnelle du fait des découpages nationaux auxquels il se conforme, ce comparatisme frontalier permettrait d'observer à quel niveau de réalité littéraire et selon quelles intensités se propage, dans diverses littératures, l'onde de choc d'une dynamique culturelle mondialisée, dont il s'agirait de répertorier, de mesurer, de contraster les impacts sur le territoire symbolique des littératures établies.

La pertinence inhérente à ce type de comparatisme est fonction d'éventuels pré-supposés perpétuant comme état stable du littéraire des partages politiquement, culturellement, linguistiquement territorialisés. Effectivement, un tel postulat prédispose potentiellement la réflexion non pas à l'étude des transformations exigeant peut-être que l'on revienne sur la légitimité ou productivité épistémologique de ces postulats, mais à l'examen comparé de la force de cohésion propre à tel ou tel système littéraire. Il s'agit alors tout au plus de déterminer dans quelles mesures l'un et l'autre témoignent d'une capacité à absorber et donc neutraliser les perturbations liées à la mondialisation, voire dans quelles proportions l'un contre l'autre rivalisent de par leur capacité de s'adapter à un nouvel environnement culturel ne remettant toutefois aucunement en cause leur intégrité ou stabilité littéraire.

Inversement, ce type de comparatisme peut servir à relativiser et même marginaliser les partages linguistico-culturels qui l'informent. Se saisissant d'un même phénomène de mondialisation touchant plusieurs littératures, une étude comparée des écritures littéraires, ou mondialités, que ce phénomène motive peut permettre de dégager des recoupements formels, des enjeux critiques susceptibles de définir de nouvelles lignes de partage pour penser aujourd'hui la diversité des littératures. Une étude comparée des écritures de la migration au Canada sera ici envisagée à titre d'exemple.

De par les déplacements culturels qu'elles opèrent, les états de conscience diasporiques qu'elles configurent ou encore les pratiques médiatiques qui les caractérisent, les mobilités humaines contemporaines définissent un fait incontournable

de mondialisation, fait qui n'est pas sans connaître d'importants prolongements littéraires. La gémellité migrante que thématise *Dois Irmãos* de Milton Hatoum, le cosmopolitisme mis en échec dans *When We Were Orphans* de Kazuo Ishiguro tout comme l'interconnectivité mémorielle des romans d'Aki Shimazaki témoignent, à grande échelle, d'une production littéraire que pénètrent mouvement et mouvance migratoires. Situé dans le vis-à-vis des littératures canadiennes de langue anglaise et française, ce phénomène d'intramondialisation motive une multiplicité de regards croisés dès lors qu'il s'agit d'en interroger textuellement la spécificité littéraire, ce que désigne ici le terme de mondialité. La codification narrative d'une *Bildung* migratoire ou de la chronique familiale, une sociocritique des métarécits de la nation ou encore la thématisation des temporalités diasporiques définissent autant de points de comparaison susceptibles d'informer l'analyse. Soucieux de cibler le type de comparaison qu'il s'agit ici tout au plus d'esquisser, je retiendrai l'imaginaire de la traduction, figure épistémique aujourd'hui dominante dans l'interdiscours sur la mondialisation, tel que le mobilise et l'organise la mondialité fictionnelle de deux romans, l'un canadien, l'autre québécois. Détaillant plus longuement la minutie du travail figuratif opérant sur la traduction dans le premier, je relèverai plus schématiquement dans le second, sur la base de cette analyse, les convergences les plus saillantes.

Le roman retenu pour ce repérage initial, soit *Anil's Ghost* de Michael Ondaatje, se justifie d'une part en raison d'une configuration narrative thématissant fortement les processus migratoires, d'autre part, du fait de la présence textuellement marquée qu'y assume la figure de la traduction. On soulignera toutefois que de nombreux autres romans auraient pu se substituer à celui-ci. Exercice scolaire ou pratique professionnelle, «traduire» semble désigner dans *Anil's Ghost* une activité tout à fait explicite et concrète à laquelle se prête au fil des pages, une pluralité de personnages: "At university, Anil had translated lines from Archilochus [...]", "[Palipana] had discovered and translated a linguistic subtext [...]" (11, 81). Un rapide recensement empirique des occurrences textuelles du terme révèle toutefois une cohésion référentielle quelque peu diffuse. La traduction concerne ici l'ordinaire d'une pratique orale plutôt qu'une production strictement textuelle, elle signifie là figurativement une équivalence d'ordre temporel et non plus littéralement le passage d'une langue à l'autre.³ Elle renvoie successivement à un état de non-correspondance des codes linguistiques, à l'effort à déployer pour combler l'écart des langues, à l'enthousiasme d'une compétence plurilingue.⁴ À travers ces références moins directes à la traduction, se réaffirme, dans *Anil's Ghost* la sensibilité du roman migrant à une conjoncture mondialisée saturée de contacts langagiers. À trop privilégier une interconnectivité langagière attestée dans le roman comme état de fait, on risque toutefois de passer outre ce qui détermine une telle production en apparence hybride de la parole. En l'occurrence, la situation linguistiquement complexe dont se saisit le roman est aussi une situation d'énonciation régulant la polyglottie des échanges. Référée à la traduction, la notion de situation désigne moins une contextualisation tout au plus circonstancielle de l'activité considérée qu'elle ne recouvre les déterminations plurielles la travaillant en

profondeur, “contraintes de l’univers de discours” (Kerbrat-Orecchioni 17, 19) dont l’individualité même du locuteur se fait à bien des égards le relais.

Scientifique dépêchée au Sri-Lanka par un organisme international, Anil est chargée d’une mission analogue à l’acte de traduction. Dans le rapport scientifique qu’elle doit produire va ainsi s’effectuer la transformation d’énoncés rapportés quant aux actes criminels perpétrés (lettres, déclarations, reportages) en énoncés de savoir établissant des faits. Il s’agit ainsi pour la chargée de mission de transposer les signes locaux et dispersés désignant une conjoncture régionale dans un système de signes susceptibles d’informer la pratique du jugement international. Plus intersémiotique que linguistique, ce mode de traduction n’en reflète pas moins certains aspects propres à la transposition interlinguistique que désigne communément le terme de traduction.⁵ Il est un fait que l’instance qui traduit excède le statut de simple agent effectuant l’opération de traduction. Ce que l’on peut appeler un sujet traduisant est aussi défini en rapport à un monde auquel il réagit et dont il participe.

- 30 Une telle relation d’appartenance se manifeste concrètement par les attitudes situant le sujet par rapport aux langues dont il fait usage, par les pratiques discursives auxquelles il recourt, par les contenus culturels et énonciatifs qu’il manipule. Ainsi Anil ne se contentera-t-elle pas de faire application de son expertise scientifique dans un lieu insulaire, mais réagira à ce lieu et tout particulièrement à sa spécificité linguistique, soit à la façon dont la parole y circule et s’y échange. C’est cette attitude face aux pratiques langagières insulaires, ce qu’il est coutume en sociolinguistique de désigner du terme de *language attitudes*, que l’on peut isoler comme première manifestation de la situation, romanesque, de traduction.⁶ Les jugements émis quant à la composition langagière de l’espace insulaire relèvent ainsi l’imparfaite maîtrise de certains registres de langue (“[...] Anil [...] did a quick edit, adding adjectives, improving her requests for funds [...]” [71]), l’excessive familiarité d’une parole insulaire déplacée à l’Ouest (“There seemed to be no difference for him between privacy and friendship with acquaintances” [143]), le caractère choquant d’un ludi du langage tel qu’il recompose et ordonne le vécu (“You must be in hell if you can seriously say things like that.” [186]). Inversement, l’attitude du personnage en déplacement se montre particulièrement favorable à l’endroit des pratiques langagières associées à l’Occident, relevant à titre d’exemples la supériorité reconnue à l’univocité des codes, la communauté de parole scientifique privilégiée au détriment de la langue d’origine, l’attrait qu’exercent les joutes verbales qu’autorise le technolecte:

She felt complete abroad. Information could always be clarified and acted upon [...] But here, on this island, she realized she was moving with only one arm of language [...] (54) Anil had come out of her first class at Guy’s Hospital in London with just one sentence in her exercise book [...] She no longer spoke Sinhala to anyone—[...] She was now alongside the language of science. The femur was the bone of choice. (145)[...] around her was a quick good-old-boy debate and an explanation of a dead body in a car [...] Anil would always love the clatter and verbal fling of pathologists. (147)

Ainsi ce qui transparait dans la double cartographie linguistique que dresse le personnage, c’est, avant même que ne soit posé le geste analogue au traduire, une perspective résolument traduisante sur les disparités du monde. L’attitude d’Anil définit un espace insulaire profondément idiosyncratique où la parole produite résiste, de par son usage insolite, sa maladresse d’expression ou encore sa tonalité réprouvable, à la pratique même de traduction. Tout au contraire, la langue professionnelle acquise en Occident tout comme les pratiques auxquelles elle se prête paraissent rassembler les attributs favorisant l’univocité, la compréhension partagée, l’usage communicatif du signe. Respectivement propice ou revêche à l’activité traduisante, les espaces dans lesquels évolue le personnage paraissent ainsi énoncés et commentés selon deux modalités saillantes des discours sur la traduction, soit celles de l’opacité et de l’équivalence.

En tant que facteur situationnel, l’attitude langagière du personnage est ainsi d’emblée pénétrée du geste traductif qu’il lui faut accomplir. Le rapport du locuteur aux langues et pratiques discursives ayant cours dans l’univers romanesque met en valeur le caractère anticipé de la référence au traduire dans *Anil’s Ghost*. Cette anticipation possède sa complexité propre. Il s’avère que l’attitude bivalente du personnage migrant n’est en rien partagée, que d’autres impressions langagières sont consignées au fil des pages et qu’en retour les actes de traduction, et notamment ceux de personnages «locaux», procèdent d’autres situations. C’est du moins ce que confirment les propos rapportés du traducteur insulaire, comme en attestent ces quelques exemples:

[Anil] “To the comfort of servants. A vainglorious government. Every political opinion supported by its own army.” [Sarath] “You talk like a visiting journalist” (27) [...] Sarath, in the back row, unseen by her, listened to her quiet explanations, her sure-footedness, her absolute calm and refusal to be emotional or angry. It was a lawyer’s argument and, more important, a citizen’s evidence, she was no longer just a foreign authority. Then he heard her say, “I think you murdered hundreds of us.” *Hundreds of us*. Sarath thought to himself. Fifteen years away and she is finally *us*. (272-273)

Au-delà de la localisation étrangère d’Anil, c’est la facilité d’une certaine prise de parole, d’une façon donc d’en faire usage à distance des faits commentés, qui se voit mise à l’index. L’analyse touche ici à cet aspect de toute situation d’énonciation que désigne le concept de communauté de parole, tel par exemple que le conçoit J. Gumperz. Inscrite dans la particularité partagée d’une capacité d’expression, l’appartenance à une collectivité socialement et linguistiquement déterminée excède la notion de stricte territorialité linguistique pour coïncider avec l’usage, intralingual, d’un certain «répertoire verbal». Telle que la conçoit Sarath, la pratique du jugement catégorique est un mode d’expression qui n’entre pas dans le répertoire verbal d’une communauté insulaire sensible à la nécessité de modaliser l’énoncé assertorique. À cet égard, c’est un statut énonciatif d’allophone qui se trouve conféré à la locutrice dont on conteste dès lors le droit de parole. L’intervention de Sarath consiste à faire jouer la non-coïncidence des communautés de parole de façon à intercepter la crédibilité

et légitimité énonciative de son interlocutrice. La relation d'appartenance locutoire qu'évoque Sarath soulève donc la question de l'encodage social de la parole. Le sens et la pertinence de l'énoncé sont effectivement fonction d'un espace collectif leur imposant l'effet structurant d'une limite: n'importe qui ne peut se prévaloir du recours au pronom inclusif comme des effets persuasifs qu'il autorise, l'acte de discours accusatif comporte une clause résidentielle à laquelle déroge la mobilité douteuse de l'envoyé spécial. L'usage de la parole demeure en ce sens déterminé par un lieu d'énonciation que la simple pratique du déplacement physique ne modifie en rien.

32 Ainsi mise en valeur par le personnage insulaire, la communauté de parole n'est pas sans conséquence pour la représentation romanesque de la traduction dans *Anil's Ghost*. Des faits régionaux à la rédaction du rapport d'enquête, la quasi traduction effectuée ressortit, dans la perspective que privilégie Sarath, non plus à une opération d'équivalence, mais à une transformation qui s'ignore. Située à son insu dans une communauté de parole occidentale, l'instance traduisante produit en effet un message qui subit les contraintes d'une conjoncture discursive, perpétue des états du dicible, légitime des pratiques de consommation médiatique apaisant l'inaction politique.

Cette part active revenant à la traduction dans la constitution et la préservation d'identités collectives particulières est explicitement assumée lorsqu'est considérée l'unité temporelle de l'activité de traduction, telle qu'elle concerne notamment le lettré Palipana:

[He] had made his name translating Pali scripts and recording and translating the rock Graffiti of Sigiriya (79) [...] having studied languages and texts until he was forty, he spent the next thirty years in the field — the historical version already within him [...] (82)

Référée à une pratique archéologique, la traduction sert précisément, au Sri-Lanka, à restituer à une collectivité une cohésion identitaire doublement enfouie par l'expérience d'un déclin de la civilisation fondatrice et d'une colonisation subséquente.

Pour partielle et sommaire qu'elle soit, l'analyse de la situation met en lumière un aspect essentiel de la référence diégétique à la traduction dans l'univers fictif d'*Anil's Ghost*, soit sa facture résolument polémique. L'antagonisme procède d'une disjonction quant à la perception des environnements langagiers dans lesquels sont situés personnages occidental et insulaire. On note ainsi chez Anil des considérations essentiellement formelles quant à l'aptitude de différents codes linguistiques ou variétés dialectales à produire des énoncés transposant l'expérience du monde dans un contenu informatif aisément manipulable et communicable. On note en revanche chez Sarath une grande sensibilité à la dimension pragmatique du discours, tournée tout particulièrement vers l'ancrage déictique d'une parole toujours référée à un lieu et à un moment énonciatifs donnés. Ainsi sont-ce deux conceptions de la traduction qui s'y profilent et ce faisant s'affrontent. Dans la formulation scientifico-politique

que doivent recevoir les activités criminelles soumises à enquête, domine une version universalisante de l'activité de traduction, que soutient la valorisation d'une *lingua franca* scientifique. À un processus rationnel ou technocratique de mondialisation devant permettre de prendre une mesure univoque de l'actualité planétaire et d'informer l'action unifiée des politiques internationales, s'oppose toutefois un usage particularisant de la traduction, pratique locale servant les besoins culturels et sociaux d'une communauté donnée, fût-elle occidentale. Au jugement extérieur ne mettant aucunement en doute l'universalité politique de sa validité, à la volonté d'agir localement au non d'un humanisme transnational, tout comme au progressisme scientifique rattaché à l'aide qu'octroie l'Occident, en la personne d'Anil, à la nation défavorisée, les traducteurs insulaires vont opposer la fausseté, l'hors-propos ou encore l'insuffisance d'une parole exportant ses lieux communs et ses pratiques dans un geste assimilable à une traduction hégémonique. Analogique ou littéral, l'acte de traduction n'échapperait donc pas à une situation et aux appartenances que celle-ci détermine.

Or, sans aucunement prétendre pouvoir dresser ici un tableau nuancé et contrasté de la production néo-québécoise contemporaine, on ne manquera pas de s'interroger sur l'éventualité d'une semblable mise en échec, intérieure donc au paradigme québécois, de la figure traduisante. Je devrai ici me contenter d'un unique exemple, dans le but d'étayer ne serait-ce qu'une telle possibilité. *Les lettres chinoises* de Ying Chen est un roman que l'on peut difficilement retrancher de la bibliographie littéraire détaillant l'importance, aujourd'hui, du processus de mondialisation qu'est l'écriture migrante au Québec. Que l'on se réfère aux paramètres biographiques et à l'effet de vérité d'une vie d'auteur que caractérise le parcours migratoire, que l'on considère le récit de migration dont s'acquitte le roman, programmant la *Bildung* de sujets contemporains aux géographies bousculées, ou que l'on s'arrête encore à une lecture thématique attentive à un imaginaire de l'incessant transit des langues, force nous est d'inclure ce roman épistolaire dans le mouvement de mondialisation transformant aujourd'hui de l'intérieur la production littéraire, notamment québécoise. La figure du traduire qu'exploite abondamment *Les Lettres chinoises* n'est pas sans motiver une lecture analogue à celle d'*Anil's Ghost*. Elle désigne, à distance d'un polyphonisme de l'hybridité, d'une créolisation de l'échange langagier, une situation signifiant un sujet aux limites du pouvoir-dire. De Shangai à Montréal, un personnage que l'on sait traducteur entreprend de dédoubler dans la mobilité physique et culturelle du déplacement migratoire l'aisance et l'assurance de l'alternance des langues. Le roman ne cessera toutefois de resituer l'instance migrante qui discourt, et écrit en l'occurrence, dans la spécificité du lieu générant l'ordre du discours dont celui-ci participe: l'euphorisation de l'altérité géoculturelle sera révélée à la facilité de l'exotisme à distance, la critique du lieu d'origine se verra réintégrée dans une communauté de parole diasporique, la nostalgie du référent culturel motivera une correspondance mais aussi un récit autobiographique acquiesçant en dernière analyse à un principe de territorialisation identitaire ou au pathos de la désappartenance. Or, plus encore que

ce sujet traduisant ne pouvant soudainement assumer les prétentions d'une parole délocalisée ou relocalisée, domine dans *Les lettres chinoises* la figure en contrepoint d'une amante également traductrice se refusant elle à la mobilité, jugée factice, de la migration. Instance cumulant savoir-faire traductif et savoir-vivre migratoire, elle anticipera, énoncera et commentera un à un, lettre après lettre, les leurres successifs d'une parole migrante revendiquant une totale autonomie d'énonciation, une pleine mobilité d'expression. A la mobilité conflictuelle d'un traducteur-migrant butant sur les coordonnées contrastées des lieux d'énonciation qu'il investit, correspond ainsi l'immobilité culturelle d'une traductrice dont le savoir, de langue à langue mais également rompu à l'espace figuratif des discours, ne sera d'aucun secours au couple, que désunit l'expérience des distances ordonnant, symboliquement, le monde.

34 Ainsi constate-t-on une évidente convergence des imaginaires de la traduction que déploient l'un et l'autre romans, et ce en dépit du degré de complexité formelle distinguant le premier du second. Ces imaginaires participent d'une fictionnalisation de la mondialisation que structurent la constance mais aussi la conscience d'un échec partagé, échec dont *Anil's Ghost* tout particulièrement saura tirer conclusion narrative. Plus encore, l'interdiscours romanesque ici esquissé s'énonce et se narre à distance d'un discours de l'hybridité migrante dont il fait ressortir les impensés et donc le caractère foncièrement doxique. Loin de perpétuer le clivage institutionnel d'une *Canlit* et d'une littérature québécoise qui textualiseraient différemment l'épreuve et l'expérience d'un nouvel espace-monde et de ses mobilités constitutives, le type de comparatisme ici esquissé permet précisément de réévaluer la pertinence contemporaine des critères permettant de différencier les objets littéraires. L'étude comparée de mondialités littéraires témoignant d'un même phénomène de mondialisation migratoire ferait valoir en l'occurrence que de tels critères ne ressortissent pas nécessairement à la sédentarité des appartenances qu'institutionnalisent langue et nation. Ils seraient également et peut-être avant tout fonction des diverses configurations que confère l'écriture littéraire à un sentiment d'appartenance mondialisé. Le comparatisme renverrait à cet égard à une certaine conception de la *Weltliteratur*, qui anticipait déjà, en dépit de l'emprise essentialiste des identités nationales, un mouvement de convergence vers ce transnationalisme que Guillén disait dans les termes du supranational.

4. VERS UN COMPARATISME TRANSVERSAL

Une tout autre façon d'interroger ce à quoi correspond la mondialisation en littérature consiste à distribuer les catégories retenues non plus de part et d'autre des clivages que l'on sait, mais à l'intérieur même d'un unique paradigme littéraire. Dans cette autre optique, résolument transversale, discours du mondialisme, phénomènes de mondialisation et imaginaires de la mondialité seraient à étudier et comparer au sein même de l'un de ces lieux du vraisemblable littéraire que désignent les litté-

tures canadienne et québécoise. Mettant en relation ce qui se dit *sur*, ce qui relève effectivement *de*, ce que l'expérimentation artistique produit en référence à la mondialisation dans un lieu présumé *donné*, ce comparatisme intralittéraire se montrerait tout particulièrement attentif aux adversités sous-jacentes, aux disparités constitutives, à la complexification croissante d'espaces littéraires, dont il faut peut-être repenser aujourd'hui l'unité présumée.

Un tel dédoublement du comparatisme littéraire se justifie bien évidemment à l'aune de ce que l'on sait déjà de la mondialisation culturelle. Quelle que soit l'unilatéralité de certains phénomènes pouvant prétendre à une extension sinon planétaire du moins élargie, des travaux tels que ceux de Mike Featherstone et Roland Robertson n'en font pas moins valoir combien les processus de mondialisation procèdent à une complexification et réinvention des contextes locaux plutôt qu'à leur irrémédiable aplanissement. Une réflexion qui se veut attentive à ce qu'il advient de la littérature en situation de mondialisation doit pouvoir se donner les moyens de sonder cette dimension locale, si elle ne veut se contenter de relever d'éventuelles convergences par trop décontextualisées.

Mais ce sont également les comparaisons frontalières qui motivent en retour un regard comparatiste se focalisant sur l'ordre ou le désordre intérieur à des paradigmes littéraires établis. En l'occurrence, la possibilité même des recoupements évoqués d'un roman à l'autre déplace effectivement à l'intérieur du paradigme québécois la possibilité d'écarts et voire d'incompatibilités entre les mondialités des imaginaires romanesques et le mondialisme présent au discours critique. Effectivement, si l'on observe au Québec depuis un certain déjà non plus seulement l'émergence mais la forme établie d'un courant littéraire d'expression migrante, on remarque par ailleurs que ce phénomène de mondialisation se double d'une autre émergence, celle d'une manière de dire le littéraire, d'une régulation du discours prenant en charge une littérature pour laquelle est revendiquée une appartenance participative au moment-monde que signifierait notre contemporanéité. Le discours qui s'ordonne autour de l'objet écriture migrante concerne l'effet cumulatif du réitéré et du prévisible, la régularité avec laquelle l'abondance des énoncés à propos de cette littérature fait intervenir une même série de termes délimitant au gré des emprunts et répétitions un cadre de valeur donné, filant l'isotopie d'une certaine axiologie. Dominent ainsi les termes et notions de traduction, d'hybridation, de transculture, de créolisation ou encore d'ipsité dans les propos que l'on tient au sujet d'une conjoncture littéraire québécoise dont on cherche à dire ainsi le caractère mondialisé. Il y aurait donc lieu de s'interroger sur une éventuelle absence de coïncidence entre mondialité des romans et mondialisme du discours littéraire au Québec. Il me faudra à cet égard me contenter de quelques remarques quant à l'ascendant discursif que paraît aujourd'hui exercer, à la faveur de certains transferts conceptuels, la notion de transculture.

Les idées dominantes structurant les mondialismes procèdent inévitablement de filtres et de sélections localement déterminés, mais aussi axiologisés. Détermination géoculturelle tout d'abord puisque des concepts tels qu'hybridité, transculture

ou créolisation, pour ne reprendre que le seul exemple québécois, participe d'une américanité dont ils procèdent, mais qu'ils cherchent également à reconfigurer. Où l'on constate donc que la perspective sur la mondialisation que privilégie un certain ordre discursif porte l'empreinte d'espaces identitaires ou d'identification précis, l'américanité (à laquelle est conférée ici une acception transcontinentale ou hémisphérique) continuant de se faire le relais d'une québécité littéraire. Détermination historique également puisque cette constellation conceptuelle dans laquelle se constitue et se maintient l'homogénéité d'un certain mondialisme porte la marque (antillaise, sud-américaine, et bien entendu québécoise) d'un colonialisme fondateur qui semble motiver en creux les termes d'une émancipation culturelle sémantiquement axée sur l'ambivalence, la mixité et le transit identitaire⁷.

36 Qu'en est-il toutefois d'éventuelles déterminations idéologiques de ce même mondialisme, des intérêts auxquels il prêterait valeur d'absolu, des régulations collectives qu'il chercherait à opérer dans l'ordre symbolique des partages identitaires? Le parcours du concept de transculture dans les études littéraires au Québec justifierait à ce propos une étude attentive aux investissements identitaires dont il fut et demeure porteur. Il ne saurait aucunement ici être question de remettre en cause et la pertinence intellectuelle des études d'ampleur lui ayant été consacrées et l'ouverture qu'a signifié dans l'horizon intellectuel post-premier référendum les perspectives transculturelles sur la littérature au Québec. On sait l'accueil que fit Pierre Nepveu, dès 1988, à une transculture qu'il s'agissait de situer dans les mutations et mouvances de la littérature québécoise. Les analyses qui précèdent ont déjà invoqué les études attentives de W. Siemerling quant à l'insertion des lettres québécoises dans la logique postcoloniale du transculturel. Pionnière et patiente, l'historiographie que Clément Moisan et Renate Hildebrande ont consacrée à l'écriture migrante au Québec a su pour sa part préciser le transculturel dans les termes précis d'une périodisation mais aussi d'une conceptualisation de la dynamique littéraire des contacts culturels.

La rigueur même des travaux ici évoqués nous contraint toutefois à revenir sur un fait troublant, lancinante inadéquation du concept à son objet dans le transit que subit le transculturel de ses émergences sud-américaine chez Fernando Ortiz et Ángel Rama vers son intégration dans le discours littéraire et culturel québécois. Qu'il s'agisse effectivement de la généalogie anthropologique ou narrative du concept, la transculture est avant tout processuelle (*transculturación*) et se justifie, selon les règles de l'économie conceptuelle, du fait qu'elle désigne un état de transformation culturelle que ne recouvre que partiellement les concepts l'ayant précédée. L'essentiel réside à ce propos non pas dans une logique de substitution culturelle, ni encore dans un principe cumulatif de formation culturelle, mais plus radicalement dans l'inédit d'une dynamique de création (Ortiz 103), de mutations si radicales et nouvelles qu'elles se soustraient à la possibilité même d'une redécomposition (voir à ce propos l'analyse de Wolfgang Welsch), et demeurent assujetties à la temporalité processuelle de "l'inachèvement" (Lamore 19). Or la qualité fusionnelle de ce processus de mutations constantes, ces états de "mixes and permeation" (Welsch

197) proches de l'imprévisible nouveauté bergsonienne, semblent curieusement retranchées de l'appropriation québécoise du concept de transculture. Quand bien même l'emprunt notionnel acquiesce à et insiste sur la dynamique d'une diversification et transformation réciproque, celle-ci n'en reverse pas moins à un principe d'appartenance identitaire, à une québécité qui se maintient, se renforce, s'affirme et accède à une contemporanéité relégitimée. Une "littérature québécoise une, mais composée d'éléments divers" pour reprendre la formule de Moisan et Hildebrande (214). Quelque hétérogène et diversifiée que soit la nouvelle donne culturelle, elle n'en conserve pas moins les contours d'une collectivité territorialisée, et ce à l'encontre d'un découplage des identités culturelles et nationales pourtant étroitement lié, dans les analyses de Welsch, à l'expérience d'une transculturation banalisée. Cette neutralisation de l'éclatement que signifie une exceptionnalité de la transculturation toujours à distance des binarismes culturels (cf. Rama 199-206) serait peut-être déjà décelable dans l'argumentation de P. Nepveu qui revendique pour les lettres québécoises une transculturalité annonçant et surpassant à divers égards celle associée à l'écriture migrante. On semble parfois la lire à l'œuvre dans les pages très contrastées de *Vice Versa*, tel ce numéro 23 faisant alterner devenir minoritaire ou encore devenir incessant de la langue majoritaire (Tassinari 5) et un éloge de l'hybridité culturelle se faisant garant de la viabilité à long terme d'un peuple, d'une langue, d'une identité québécoise (Bertrand 9). L'équivocité entretenue de la transculture, le nationalisme symbolique qu'elle perpétue, se ferait à cet égard l'indice d'une situation discursive non plus simplement décalée par rapport à certains aspects de la production littéraire mondialisée qu'elle désigne, mais idéologiquement motivée, un discours dominant contestant ce qui déstabilise l'ordre symbolique du nationalisme littéraire dans les termes mêmes de la diversification culturelle, selon une logique des revendications identitaires au demeurant parfaitement analysée par Arjun Appadurai (27-47). Telle serait peut-être la destinée paradoxale du concept même de transculture, dont la fonctionnalité demeure historiquement astreinte à l'acte décolonisant mais fondateur d'une reterritorialisation identitaire.

Trois remarques concluront cette réflexion exploratoire interrogeant non pas tant la place institutionnelle qu'il convient de conserver à un comparatisme canadien aujourd'hui fragilisé mais le potentiel opératoire dont celui-ci peut se prévaloir eu égard à une compréhension élargie de ce que signifie, au Canada, mondialisation littéraire. Il importe en premier lieu de préciser qu'il ne saurait aucunement être question de faire dévier une épistémologie de la littérature dans l'exercice d'un ressentiment soucieux d'incriminer une idée, un modèle, une norme nationale du littéraire. Pour peu qu'on la préserve d'un essentialisme vieilli sur lequel il n'y a sans doute pas lieu de revenir, cette idée demeure constitutive de l'historiographie comme du narré de la littérature, mais aussi, comme il vient d'être suggéré, du discours cherchant à signifier le fait littéraire. L'enjeu n'est donc pas de mettre l'idée-valeur de littérature nationale, brutalement, arbitrairement, à l'index, mais de décrire et comprendre les formes conflictualisées la définissant dans une conjoncture mondialisée. En second

lieu et dans un même ordre d'idées, la notion de mondialisme telle qu'elle vient d'être abordée ne saurait être le prétexte d'une purge douteuse à l'endroit de divers concepts (créolisation, babélisation, hybridation, transculturation, par exemple), désormais fichés car déclarés suspects. Ce qui, à ce propos, se révèle constitutif d'un certain mondialisme n'est pas l'usage motivé et raisonné de tels concepts destiné à mieux circonscrire un objet ou phénomène littéraire donné mais la valeur de vraisemblance qu'ils acquièrent une fois intégrés dans l'ordre doxique du discours. En dernier lieu, si l'exposé qui précède se montre par trop unidirectionnel, privilégiant par exemple un comparatisme attentif à certaines productions discursives québécoises, cette sélectivité est ici tout au plus ponctuelle, dictée par un principe d'économie. Il y aurait lieu à cet égard d'interroger à part égale une littérature migrante de langue anglaise subordonnée à un tout autre dispositif discursif, que ponctuent ethnicité, diaspora et certains transferts conceptuels en provenance d'une tradition de pensée axée sur une *cultural politics*. Il s'agirait de nouveau d'interroger les structures d'accueil discursif, les axes idéologiques de valorisation, les cartographies intellectuelles au sein desquels, d'une part, s'insère, se stabilise, s'agit ou se rebelle l'écriture littéraire, et d'autre part, s'opère concrètement la complexité d'une mondialisation culturelle dont il importe de comprendre les dynamiques plurielles et contrastées.

Le propre de la mondialisation, entendue ici à titre de métaphénomène relevant d'une interconnectivité constitutive du contemporain, serait précisément de renforcer plus que jamais les relations qui se tissent entre les dynamiques de l'écrit, la configuration des discours critiques, les mouvances et replis des imaginaires conditionnant l'acte de lecture, soit d'assumer et d'interroger l'objet littérature comme nœud complexe de ces relations.

OUVRAGES CITÉS

- Appadurai, Arjun. *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis: U of Minnesota P, 1996.
- Bauman, Zygmunt. *Liquid Modernity*. London: Polity P, 2000.
- Beck, Ulrich, and Johannes Willms. *Conversations with Ulrich Beck*. Trans. Michael Pollak. Cambridge/Malden: Polity P/Blackwell, 2004.
- Beck, Ulrich. "The Cosmopolitan Perspective: Sociology in the Second Age of Modernity." *Conceiving Cosmopolitanism: Theory, Context, and Practice*. Ed. Steven Vertovec & Robin Cohen. Oxford: Oxford UP, 61-85.
- Bernheimer, Richard, ed. *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism*. Baltimore & London: Johns Hopkins UP, 1995.
- Bertrand, Pierre. "Le voyage immobile." *Vice Versa* 22-23 (1988): 8-9.

- Brisset Annie. "La traduction: modèle d'hybridation des cultures?" *Carrefour* 19.1 (1997): 51-69.
- Casanova, Pascale. *La République mondiale des lettres*. Paris: Seuil, 1999.
- Cavell, Richard. "Here is Where Now?". *Essays on Canadian Writing*, 71 (2000): 195-202.
- Coste, Didier. "Les universaux face à la mondialisation: une aporie comparatiste." *Vox Poetica*. 2006. <http://www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/coste.html>.
- Damrosch, David. *What is World Literature?* Princeton & Oxford: Princeton UP, 2003.
- Edwards, John. "Language attitudes and their implications among English speakers." *Attitudes Towards Language Variation: Social and Applied Contexts*. Ed. Howard Giles & Ellen Bouchard Ryan. London: Edward Arnold, 1982. 20-33.
- Featherstone, Mike. *Undoing Culture: Globalization, Postmodernism and Identity*. London: Sage, 1995.
- Frye, Northrop. Conclusion. *Literary History of Canada: Canadian Literature in English*. Ed. Karl F. Klinck. Toronto: U of Toronto P, 1965. 821-849.
- Giddens, Anthony. *Modernity and Self-Identity: Self and Society in the Late Modern Age*. Cambridge: Polity P, 1991.
- Giles, Howard, and Ellen Bouchard Ryan. "Prolegomena for developing a social psychological theory of language attitudes." *Attitudes Towards Language Variation: Social and Applied Contexts*. Ed. Howard Giles & Ellen Bouchard Ryan. London: Edward Arnold, 1982. 209-223.
- Glissant, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*. Paris: Gallimard, 1996.
- Guillén, Claudio. *The Challenge of Comparative Literature*. Trans. Cola Franzen. Cambridge, MA: Harvard UP, 1993.
- Gumperz, J. "The Speech Community." *International Encyclopedia of the Social Sciences*. Ed. David Sills. London: Macmillan, 1968. 385-386.
- Hatoum, Milton. *Dois irmãos*. São Paulo: Companhia das Letras, 2000.
- Ishiguro, Kazuo. *When We Were Orphans*. New York: A.A. Knopf, 2000.
- Jakobson, Roman. "On Linguistic Aspects of Translation." *Theories of Translation: An Anthology of Essays from Dryden to Derrida*. Ed. Rainer Schulte & John Biguenet. Chicago: U of Chicago P, 1992. 144-151.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. *L'Énonciation: De la subjectivité dans le langage*. Paris: Librairie Armand Colin, 1980.
- Khun, Thomas. *The Structure of Scientific Revolutions*. Chicago: U of Chicago P, 1970.
- Lamore, Jean, "Transculturation: naissance d'un mot." *Vice-Versa* 21 (1987): 18-19.

NOTES

1. C'est là une fluctuation dont témoignent tout particulièrement les analyses de Michel Maffesoli et Zygmunt Bauman.
2. Ces distinctions n'ont rien aujourd'hui d'inédit. Souvent implicites dans nombre d'études sur les phénomènes de mondialisation (tel qu'en atteste par exemple l'usage qu'Ulrich Beck, 2002, réserve au terme *globality*) elles font parfois l'objet d'une thématisation métathéorique (notamment chez Philippe Zarifian, en ce qui concerne le couple mondialisation/mondialité). La particularité de l'usage ici privilégié réside dans la prise en charge des configurations discursives des phénomènes de mondialisation (*mondialisme*), dans l'orientation spécifiquement littéraire associée au terme de *mondialité* mais surtout dans l'étude du jeu de relations que génère cette grille conceptuelle.
3. *She never usually translated the time of a death into personal time [...] (13) They allowed a transistor radio into the operating room on special occasions or for a crucial few hours in a test match. When the commentator switched to English there had to be an instant translation into Sinhala by Rohan, the anaesthetist [...] (128)*
4. *They'd entered a room off the courtyard, where someone had charcoaled two Sinhala words in giant script on the walls. MAKAMKRUKA. And on the wall opposite, MADANARAGA. "What's that? Are those names?" [...] "Not names. A makamkruka—it's difficult to describe [...]" (165) There was a lost language between them [...] (212). "I know the names of several bones in Spanish," she boasted. "I know some Spanish [...]" (34)*
5. D'usage courant, la série conceptuelle traduction "intralinguale", "interlinguale" et "intersémiotique" renvoie aux travaux de Roman Jakobson.
6. Voir à ce propos la synthèse des travaux sociolinguistiques que proposent Howard Giles et Ellen Bouchard Ryan.
7. Voir à ce propos l'étude de W. Siemerling.

- 40 Rama, Ángel. *Transculturación Narrativa en América Latina*. México: Siglo Veintiuno Editores, 1982.
- Robertson, Roland. "Glocalization: Time-Space and Homogeneity-Heterogeneity." *Global Modernities*. Ed. Mike Featherstone et al. London: Sage, 1999. 45-68.
- Siemerling, Winfried. *The New North American Studies: Culture, Writing and the Politics of Re/Cognition*. London & New York: Routledge, 2005.
- Spivak, Gayatri Chakravorti. *Death of a Discipline*. New York: Columbia UP, 2003.
- Shimazaki, Aki. *Tsubaki*. Montréal/Arles: Leméac/Actes sud, 1999.
- _____. *Tsubame*. Montréal/Arles: Leméac/Actes sud, 2001.
- _____. *Wasurenagusa*. Montréal/Arles: Leméac/Actes sud, 2003.
- _____. *Mitsuba*. Montréal/Arles: Leméac/Actes sud, 2004.
- Tassinari, Lamberto. "Le pouvoir et ses fantasmes." *Vice-Versa* 22-23 (1988): 4-5.
- Tomlinson, John. *Globalization and Culture*. Chicago: U of Chicago P, 1999.
- Welsch, Wolfgang. "Transculturality: The Puzzling Form of Cultures Today." *Spaces of Culture. City, Nation, World*. Ed. Mike Featherstone & Scott Lasch. London: Sage, 1999. 194-231.
- Zarifian, Philippe. *L'échelle du monde: Globalisation, altermondialisme, mondialité*. Paris, Dispute, 2004.
- Zemans, Joyce. *Where is Here? Canadian Cultural Policy in a Globalized World*. North York: Robarts Centre for Canadian Studies, 1997.